Cours 6 : La complaisance morbide dans l'extraordinaire. PARTIE 2.

« *L'extraordinaire se manifeste aussi dans son extrême violence. Loin d'exciter, il anéantit. Loin de favoriser le verbe et l'hyperbole, il coupe le souffle et la parole. C'est alors le traumatisme qui prévaut et l'habitude retrouvée peut apparaître nécessaire et apaisante.* »

Document n°1 : Nicholas Ray, *La fureur de vivre*, 1955.
Jim Stark, Plato et Judy se sont rencontrés et liés d'amitié au cours d'une visite plutôt agitée au commissariat. Jim souffre de l'incompréhension totale de ses parents. Nouveau venu dans la ville, il est victime des railleries constantes de ses camarades de lycée. Il essaie de s'affirmer au sein de sa classe mais ses tentatives, particulièrement maladroites, échouent les unes après les autres. Buzz, chef d'une petite bande, le provoque en duel puis lui lance un défi : au volant de voitures volées, ils rouleront à tombeau ouvert vers la falaise. Le plus courageux sera forcément celui qui tardera le plus à sauter de son véhicule… [http://www.telerama.fr/cinema/films/la-fureur-de-vivre,8512.php]

Document n°2 : J. G. Ballard, *Crash !*, 1973.
Après avoir causé la mort d'un homme lors d'un accident de voiture, James Ballard, le narrateur, développe une véritable obsession pour la tôle froissée. Enrôlé par Vaugham, un ex-chercheur qui aime reconstituer des accidents célèbres et va même jusqu'à en provoquer pour assouvir ses pulsions morbides, Ballard se verra progressivement initié à une nouvelle forme de sexualité : le mariage de la violence, du désir et de la technologie. Avec Crash !, premier volet de la " Trilogie de béton ", J. G. Ballard ausculte les rapports de l'homme à la technologie dans un monde perverti par les machines, et livre un roman troublant, qui mêle perversion sexuelle et réflexion politique. [Quatrième de couverture, Folio]

Une semaine après les obsèques de la caissière, tandis que nous roulions de nuit à l'ouest de l'aéroport, Vaughan a fait une embardée soudaine, heurtant un gros chien bâtard. Le choc du corps sur le métal, tel un coup de massue étouffé, l'averse de verre tandis que l'animal était entraîné par-dessus le toit m'avaient convaincu que nous étions sur le point de trouver la mort. Vaughan n'a pas songé un instant à s'arrêter. Je l'observais tandis qu'il accélérait. Il tenait son visage couturé tout près du pare-brise troué et balayait rageusement les perles de verre feuilleté sur ses joues. Dès ce moment, ses accès de violence avaient pris un tour tellement imprévisible que je me trouvais réduit au rôle de spectateur passif. Pourtant, le matin suivant, sur la terrasse du parking de l'aéroport où nous avons abandonné la voiture, c'est avec calme que Vaughan m'a montré les marques profondes sur le capot et sur le toit. Il regardait un avion rempli de touristes s'élever vers l'ouest et son visage malsain se crispait comme celui d'un enfant soucieux. La mort d'une créature inconnue s'était inscrite sur la voiture en longues traces triangulaires ; son identité disparue s'exprimait dans le langage géométrique du véhicule. Combien plus mystérieuses seraient nos propres morts, et celles des riches et des puissants ?

Pourtant, cette première mort semblait timide comparée à d'autres auxquelles Vaughan devait prendre part, et aux morts irréelles qui peuplaient son cerveau. Il s'épuisait systématiquement à dresser un catalogue terrifiant d'accidents imaginaires et de folles blessures — poumons d'hommes âgés ponctionnés par des poignées de portière, poitrines de jeunes femmes empalées sur des colonnes de direction, joues de beaux adolescents déchirées par les chromes de l'éclairage intérieur. De telles blessures lui semblaient la clé d'une nouvelle sexualité, née d'une technologie perverse. Ces visions meublaient les galeries de son esprit comme autant de pièces dans le musée d'un abattoir.

Maintenant, lorsque je repense à Vaughan noyé dans son propre sang sous les projecteurs des policiers, les innombrables catastrophes imaginaires qu'il me décrivait tandis que nous parcourions ensemble les voies express autour de l'aéroport me reviennent en mémoire. Il rêvait de limousines d'ambassadeurs venant s'écraser contre des camions-citernes de butane renversés, de taxis pleins d'enfants en fête se heurtant de front devant les vitrines illuminées de supermarchés déserts. Il rêvait de frères et de sœurs longtemps séparés dont les trajectoires se rejoignaient par hasard sur les voies d'accès d'usines pétrochimiques, de l'inceste inconscient consommé dans les tôles mêlées et l'hémorragie de tissu cérébral répandu sous les compresseurs et les chambres de réaction. Vaughan voyait des ennemis jurés s'emboutir par l'arrière, haines meurtrières célébrées dans le spectacle d'un réservoir s'enflammant dans un fossé et de la peinture en ébullition crevant la pâle lumière d'après-midi d'une ville de province. Il se représentait les accidents très particuliers de criminels en fuite, d'hôtesses d'accueil prises au piège en dehors des heures de service entre leur volant et le giron de l'amant qu'elles masturbaient. Il imaginait des couples de jeunes mariés serrés l'un contre l'autre après leur collision avec la citerne d'un camion fou. Il songeait aux accidents les plus abstraits de tous, ceux des stylistes de firmes automobiles, qu'il voyait blessés dans leurs véhicules en compagnie de laborantines faciles.

Document n°3 : « Rebelles de Cinéma », Service pédagogique de la Cinémathèque française, Octobre 2008. URL : https://www.passeursdimages.fr/IMG/pdf/rebelles.pdf

Un personnage qui porte le récit

Derrière la figure du rebelle de cinéma, différents héros se dessinent : le mauvais garçon (*La Fureur de vivre* (1955) de Nicholas Ray), le marginal (*Easy Rider* (1969) de Dennis Hopper), le hors-la-loi (*La Balade sauvage* (1973) de Terrence Malick) ou le leader politique (*Viva Zapata* (1952) d'Elia Kazan).

Parce qu'il s'oppose à la société ou à ses représentants, parce qu'il affirme sa différence, le rebelle est un personnage porteur de récit. Il crée la confrontation par son tempérament même. Son refus de la société le conduit d'ailleurs parfois à devenir un criminel. Son goût de la liberté, son indépendance le rendent attirant, mais s'il engendre la fascination, il peut également servir de repoussoir.

La radicalité de sa transgression ou même sa violence nous disent souvent quelque chose de la société dans laquelle il évolue. Par exemple, la souffrance de Jim, le héros de *La Fureur de vivre* reflète le malaise d'une société qui ne peut le comprendre, dans laquelle il ne trouve pas de modèles. Emiliano Zapata, lui, se révolte contre l'injustice sociale et véhicule un discours politique.

Dans sa forme la plus flamboyante, le rebelle est celui qui refuse tout compromis, qui joue le tout pour le tout. On peut ainsi aller de la colère rentrée au passage à l'acte, voire à l'organisation collective d'une révolte. Par cette caractérisation même, ce personnage implique certains types de récits : les scénarios se concentrent sur ces moments de rupture, d'explosion, de passage à l'acte ou de fuite, et s'achèvent souvent par une confrontation avec la mort. *Easy Rider* ou *Bonnie and Clyde* (1967) d'Arthur Penn se terminent ainsi dans un bain de sang, aussi violent que soudain.

Document n°4 : Orfali Birgitta, « Regard psychosocial et événements extraordinaires », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2006/3 (Numéro 71), p. 65-75. DOI : 10.3917/cips.071.0065. URL : https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2006-3-page-65.htm

À la fois individualiste et participant de la société de masse, l'acteur social d'aujourd'hui se doit de combiner les clivages hérités de sa propre histoire et ceux fournis par les médias dans sa reconstruction permanente de la réalité sociale. Si les stéréotypes en tant que tels sont bannis de nos sociétés, la pensée stéréotypée existe en filigrane, relayée par l'information de type propagandiste. Celle-ci ne se fonde plus sur l'idée de transmission d'information à des récepteurs mais est désormais articulée à l'idée d'influence. Dans la propagande, le processus d'action/réaction entre source et cible de l'influence est mis en relief. Le modèle génétique de l'influence proposé par Moscovici *(1982)* est ainsi tout à fait adéquat pour comprendre les enjeux et les processus qui sous-tendent la communication de nos jours. Celle-ci, inspirant et s'inspirant des études de marketing, de publicité, a en effet pour but de convaincre, persuader l'opinion *(Paicheler, 1985, 2002)*. La conviction, la persuasion ne sont cependant pas superficielles et se veulent prescriptives. Il s'agit d'amener les gens à *penser comme...*

Penser comme la minorité qui énonce un message dérangeant, déroutant, bref, innovateur. Le schéma n'est plus de type fonctionnaliste (c'est-à-dire articulé à la conformité). Il s'insère dans l'idée de conflit. [...]

En fait, pour comprendre les trois aspects inhérents à l'événement extraordinaire (la peur individuelle, la panique de masse et la gestion institutionnelle), il faut s'inscrire dans une approche idéologique du phénomène. Qu'il s'agisse de comprendre une catastrophe naturelle ou un attentat terroriste, on réintroduit la dimension idéologique dans la gestion institutionnelle (on gère la situation de crise). Ce faisant, on redéfinit également les craintes individuelles et le sentiment de menace collective. Le regard psychosocial suggère cette triangulation et permet de comprendre les ajustements constants des individus ou des groupes concernés. Il permet aussi de saisir la façon dont différents niveaux se relaient, se complètent ou se juxtaposent dans la réalité sociale. [...]

L'interaction et la communication soulignent que la rationalité seule n'est pas suffisante. L'affect est également présent, voire pléthorique, dans le traitement de l'information sur l'événement extraordinaire. Tout en souhaitant économiser leurs sentiments pour avoir une approche rationnelle de l'événement extraordinaire, les individus comme les groupes, les médias ou les institutions se réfèrent simultanément à la passion et à la raison pour gérer l'incroyable.

La diffusion des nouvelles fait très vite place à une propagande dont le but est de rassurer les populations pour les uns (les gouvernements par exemple), voire de les inquiéter pour les autres (les terroristes par exemple). Un va et vient constant s'instaure entre deux attitudes opposées (rassurer/inquiéter) et ce mouvement influence à son tour les réactions individuelles, groupales, sociales et politiques. Ces réactions sont fonction de l'idéologie privilégiée, acceptée ou subie par les uns et les autres.

Ce va et vient renforce par ailleurs la dynamique générée par l'événement extraordinaire qui, d'après Rouquette *(2005)*, « n'est pas ce qui se produit, mais ce qu'un système de communication et de sociabilité instaure en champ d'action et de connaissance ». Il rajoute que « les transformations qu'on enregistre ne sont pas la résultante mécanique d'un «incident», mais l'œuvre organique d'une société qui perfectionne sans cesse ses procédés d'emprise et d'assimilation.